

ENTREVUE

Yan Giguère, capteur d'images*Marqués au sceau du temps, ses albums entrent enfin au musée*8 octobre 2016 | Jérôme Delgado - *Collaborateur* | Arts visuels

Photo: Pedro Ruiz Le Devoir

L'artiste Yan Giguère, croqué cette semaine dans ses quartiers montréalais, où il a son propre laboratoire photo.

Lundi, le musée est fermé, mais Yan Giguère ne chôme pas. Depuis onze jours, il travaille sans relâche, dimanche compris. Il ne se plaint pas : dans moins d'une semaine, sa toute première exposition dans un musée en plus de vingt ans de pratique photographique sera inaugurée. Le montage avance bien et c'est avec calme que le Montréalais, né à Disraeli, accepte de s'interrompre une petite heure.

« *C'est long, 650 images, qu'il faut accrocher une à la fois* », dit-il en s'asseyant, outils et photos tout autour. Six cent cinquante images : vous avez bien lu. L'exposition *Croisements*, qui prend place au Musée d'art de Joliette (MAJ), célèbre sans retenue l'art de Yan Giguère.

Engagée sur la voie de l'abondance, sa photographie s'expose depuis 2007 sous d'étonnants assemblages d'images de toute nature. Étonnants, parce que ces apparents chaos ne sont dénués ni de cohérence ni de splendeur. La vie amoureuse, l'individu, la collectivité... À chacun sa thématique.

Six centaines d'images donc composent l'expo, sa plus grande à ce jour. Il ne s'agit pourtant que de cinq oeuvres, cinq corpus. Aux trois qui ont assis sa signature éclatée — *Choisir* (2003-2007), *Attractions* (2007-2009) et *Visites libres* (2009-2013) —, s'ajoutent deux inédits réalisés depuis 2015, *La forêt du chevreuil à lunettes* et *Les herbes*.

Conçue avec la complicité de Marie-Claude Landry, conservatrice au MAJ, l'exposition offre une sorte de point final. « *Pour mes prochaines oeuvres, j'expérimenterai quelque chose de différent* », dit Yan Giguère.

Les deux projets récents, déjà plus condensés, sont axés sur le présent et le « temps court ». L'appel à des images de

Ce qui ne change pas chez lui, c'est le plaisir d'explorer les techniques, dès la capture d'images. Celui qui possède une centaine d'appareils photo, tous fonctionnels, a toujours manipulé l'outil à sa guise, quitte à corrompre les modes d'instruction. Son Lomokino, caméscope du XXI^e siècle, il ne s'en est pas servi pour faire du cinéma, comme dicté, mais pour tirer les images fixes. Le mouvement, suggéré, n'a pas pour autant été évacué.

Du bois et du papier

L'ébéniste en chef du centre d'artistes Clark n'est pas né photographe. Mais c'est tout comme, lui qui, ado, a appris à développer des bobines chez un ami. L'accumulation d'images transpire sa passion pour magnifier, sur un bout de papier, l'écriture de la lumière. Vous l'aurez deviné : dans *Croisements*, il n'y a rien de l'artifice numérique, tout de la chimie argentique.

C'est « *par amour* », dit-il, qu'il photographie avec des appareils analogiques. Qu'il développe lui-même ses films. Et qu'il imprime ses épreuves. Dans sa chambre noire, chez lui.

« *J'éprouve beaucoup de plaisir à vivre ces étapes. Je suis en relation avec la matière. Il y a toutes sortes de papiers, comme il y a toutes sortes d'appareils et toutes sortes de films. J'aime cette poutine* », admet celui qui a toujours installé un laboratoire photo dans ses appartements depuis son arrivée à Montréal, au milieu des années 1980.

Dans les salles d'exposition, le plaisir pour la matière s'exprime par un contact direct avec le papier. Pas de vitre. Pas de cadre non plus et quand il y en a un, en bois, c'est pour donner du volume à l'image. La présence constante des petits formats oblige sinon le visiteur à se frotter à la photo.

C'est le cinéma qui a d'abord happé Giguère, celui de Tarkovski comme celui de Brault et de Perrault. C'est d'ailleurs en cinéma qu'il a obtenu son diplôme du cégep Saint-Laurent. Le premier. Parce qu'il en a eu un deuxième, un DEC en photographie cette fois, au cégep du Vieux-Montréal.

« *J'avais réalisé que pour faire du cinéma ça prenait beaucoup de gens, de moyens, d'argent. Avec la photo, j'avais le sentiment que je pouvais être plus autonome* », dit-il.

« *Dans ma façon d'accrocher, note-t-il cependant, il y a l'idée du montage propre au cinéma, de l'assemblage de séquences. J'associe des images entre elles, comme on construit un film.* »

Spontanéité et patience

Une fois doublement diplômé, Yan Giguère a fait du bas de gamme sa spécialité. Les posemètres et autres tests techniques freinaient la pure spontanéité qu'il recherchait.

« *J'ai découvert les appareils jetables Konica, que je démontais pour y mettre un film noir et blanc. Je n'avais aucun contrôle et ça a eu un effet libérateur. Je partais en vélo et faisais toutes sortes de niaiseries. Je n'avais pas besoin de calculer, je ne regardais même pas dans le viseur.* »

On pourrait croire que Giguère est un rescapé d'une autre époque, lui dont la première exposition a pris place au café Méliès du cinéma Parallèle. C'était en 1992, bien avant la naissance et la mort du complexe Excentris. En n'excluant pas de ses ensembles des photos floues et imparfaites, Giguère a gardé toute son actualité, offrant un pendant poétique à la profusion d'images de qualité douteuse que nous diffusons tous.

Similaires à des albums personnels, les expositions de Yan Giguère sont marquées par le sceau du temps. Il faut dire aussi qu'à la spontanéité de sa prise d'images, l'artiste répond par un travail d'atelier qui implique patience et engagement dans un long processus créatif.

Il aura fallu aussi être patient avant de voir un musée honorer ce travail d'envergure. Fait à noter, le travail réuni dans *Croisements* tire ses origines de *Ici et là*, mosaïque de photos que l'artiste exposait en 1998 aux côtés d'oeuvres de Jérôme Fortin, de Jean-Pierre Gauthier et de Sylvie Laliberté. Ces trois-là ont depuis eu droit à leurs solos dans un musée.

Yan Giguère. Croisements

Musée d'art de Joliette, 145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil (Joliette), du 8 octobre au 8 janvier.